

A l'apéro chez le cardinal Mazarin

Un coffre précieux en laque du Japon,
récemment retrouvé, sera vendu le 9 juin



Les enchères auront lieu à **Cheverny** (Loir-et-Cher). ROUILLAC/CHEVERNY

Vente

Ce pourrait être le bar le plus cher du monde. Un grand coffre qui, jusqu'à ces derniers mois, abritait les bouteilles qu'une brave famille du centre de la France exhuma à l'heure de l'apéro, et qui sera vendu par l'étude Rouillac, au château de Cheverny (Loir-et-Cher), dimanche 9 juin.

Un grand coffre qui a immédiatement évoqué un souvenir à Philippe Rouillac et à son fils Aymeric lorsqu'ils l'ont vu pour la première fois. Celui d'un exemplaire similaire, mais plus petit, conservé au Victoria & Albert Museum de Londres : en cèdre, laqué, incrusté de nacre, d'or et d'argent. Un objet exceptionnel, fierté du musée, puisqu'il est non seulement très rare – le Japon prohiba l'exportation de laques en 1641, et bon nombre de celles parvenues en Europe furent démembrées pour être adaptées à des meubles de style occidental – mais eut aussi un premier propriétaire prestigieux, le cardinal Mazarin.

Or, des coffres japonais, Mazarin en posséda plusieurs. « Et si le bar à apéritif faisait partie de l'ensemble collectionné par le cardinal? », se prirent à rêver les deux commissaires-priseurs. Ils allèrent mener l'enquête sur les bords de la Tamise. L'exemplaire londonien est orné de scènes inspirées du *Dit du Genji*, un des premiers « romans psychologiques » de la littérature mondiale, rédigé au XI^e siècle, et contant la vie et les amours – variées – du prince Genji et la vie de cour à l'époque de Heian (794-1185). Le leur aussi. Outre la taille, la différence tient à ce que le coffre du Victoria & Albert Museum est décoré de plantes automnales (bambous), le leur de fleurs de magnolia fleurissant en mai et en juin, et le *Dit du Genji* illustre traditionnellement les quatre saisons.

Restait à en établir le pedigree. On sait que Mazarin fit acheter plusieurs coffres en laque du Japon en 1658, à Amsterdam (depuis 1630, la Compagnie néerlandaise des Indes orientales était seule autorisée à commercer avec le Japon). Il figure dans l'inventaire après décès du cardinal, et une de ses nièces en hérita, sans doute Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon.

On le retrouve dans la vente de la collection du duc de Bouillon, en 1801, où il est acheté par William Beckford, et quitte la France. Le même Beckford achète en 1802 le coffre actuellement au Victoria & Albert Museum et réunit à nouveau les deux pièces. Ils demeurèrent dans la famille jusqu'en 1882, date d'une nouvelle vente de succession. Le petit est acheté par le Victoria & Albert Museum, le grand par Sir Trevor Lawrence, qui lui consacre un livre. Il est vendu à nouveau en 1916, à Sir Clifford Cory, propriétaire minier et homme politique, qui meurt en 1941 sans héritier. A cette date, la trace du coffre disparaît

Rouillac père et fils l'ont retrouvé. Il l'ont repéré dans les collections d'un certain docteur Zaniewski à Londres, lequel le céda vers 1970 à un ingénieur français employé par la Shell Petroleum. Le coffre reprit alors ses longs voyages, au gré des mutations de son nouveau propriétaire qui, en 1986, la retraite venue, retrouva son petit Lire, dans le Val de Loire, et transforma (par l'adjonction d'une béquille permettant de maintenir ouvert le plateau du coffre!) le chef-d'œuvre fabriqué par des artisans du Japon de l'époque d'Edo, vers 1640, en réserve à bouteilles apéritives, du sherry, notamment, souvenir de ses années britanniques...

Chef-d'œuvre, car il fait appel à un ensemble de savoir-faire, mais aussi parce que l'art de la laque est porté à son apogée par les Chinois et les Japonais, seuls à l'époque à en maîtriser les secrets, avec des

Le chef-d'œuvre des artisans du Japon de l'époque d'Edo (vers 1640) fut transformé en réserve à bouteilles

incrustations de coquillages ou de métal, un sens du détail et une précision hallucinante. On peut presque compter les poils de barbe de personnages de quelques centimètres de haut, et, même si les Rouillac se croyaient familiarisés avec le meuble, c'est une conservatrice du Victoria & Albert Museum de Londres, elle-même à sa recherche depuis trente ans, qui, maîtrisant son émotion de le contempler enfin, leur a fait remarquer d'autres subtilités, souvent minuscules, comme les chasseurs de singes, curieusement dotés de six orteils.

Comme à leur habitude, les Rouillac ont refusé toute transaction privée, et le meuble est vendu sans prix de réserve, mis à prix 200 000 euros. Puisqu'il a été réimporté en France il y a moins de cinquante ans, la loi lui permet d'en ressortir librement. De New York à Singapour, les plus grands musées du monde sont sur les rangs. Certains très grands collectionneurs et marchands aussi. L'objet réunit donc toutes les conditions pour atteindre des sommets. ■

HARRY BELLET

